ÉTONNANT*iss!mes*

LE PETIT VIEUX DES BATIGNOLLES

Gaboriau

Extrait de la publication

Flammarion

ÉTONNANT*iss!mes*

LE PETIT VIEUX DES BATIGNOLLES

Gaboriau

À Paris, dans le quartier des Batignolles, on découvre un petit vieux assassiné chez lui. Des lettres tracées dans son sang désignent le meurtrier.
Mais Méchinet en a vu d'autres ! Assisté de Godeuil, un jeune étudiant en médecine, le policier émet quelques réserves sur cette culpabilité toute trouvée…
Commence alors une **palpitante enquête** pour réfuter l'évidence : **indice après indice**, la **vérité** se fait jour, tandis que le **suspect s'obstine à revendiquer le crime**.

Flammarion

Extrait de la publication

COLLÈGE

12-IV N Création Studio Flammarion Illustration : Virginie Berthemet © Flammarion

ÉTONNANT*iss!mes*

GABORIAU

Le Petit Vieux des Batignolles

Présentation de FABIEN CLAVEL
Illustrations de VIRGINIE BERTHEMET

Flammarion

Extrait de la publication

© Éditions Flammarion, 2012.
Étonnantissimes, une série
de la collection « Étonnants Classiques »
ISBN : 978-2-0812-7792-2

Extrait de la publication

Avant de commencer

En 1991, une femme victime d'un assassinat a le temps d'écrire « Omar m'a tuer » (*sic*) avec son propre sang avant de mourir. L'affaire passionne la France. On arrête et on condamne le jardinier de la vieille dame, nommé Omar Raddad. Mais, en dépit des apparences, rien n'est simple dans ce crime. Omar, lui, clame son innocence. Condamné en 1994 à dix-huit ans de réclusion, il verra sa peine réduite en 1996 par le président de la République, et sera libéré en 1998. Aujourd'hui encore, on ne connaît pas le fin mot de l'histoire. Sorti en 2011, le film adapté du fait divers, *Omar m'a tuer*, se prononce pour l'innocence du jardinier.

Un siècle plus tôt, le romancier Émile Gaboriau imagine une situation similaire dans son court texte *Le Petit Vieux des Batignolles* (1870) : un vieil homme est retrouvé poignardé chez lui avec, à son côté, des lettres tracées à l'aide de son sang, qui condamnent le coupable – Monistrol, neveu de la victime. Mais, là aussi, les choses ne sont pas aussi simples qu'elles y paraissent.

D'une histoire à l'autre, la proximité entre la fiction et la réalité est troublante. Émile Gaboriau était-il capable de prédire l'avenir ? Certes, on ne s'aventurera pas dans cette

Extrait de la publication

voie ! On fera simplement remarquer que, en maître du récit policier, notre auteur a imaginé les situations criminelles les plus probantes. On regrettera que ses œuvres, dont le charme demeure intact, soient aujourd'hui quelque peu oubliées du grand public.

Qui est Émile Gaboriau ? Né en 1832 dans les Charentes, il refuse de suivre la carrière de notaire à laquelle le destine son père et s'engage dans l'armée en 1851 avant de revenir à la vie civile, deux ans après. Il se lance alors dans le journalisme, se spécialisant dans l'actualité judiciaire. Il connaît son premier succès littéraire en 1861 avec *Le 13e Hussard*, qui évoque la vie militaire. C'est en 1865 qu'il publie *L'Affaire Lerouge*, une œuvre remarquée, qui le fait apparaître comme l'inventeur d'un *genre nouveau*. Gaboriau met en scène un détective amateur nommé Tabaret qui aide Lecoq, un jeune agent de la Sûreté parisienne, à enquêter sur le meurtre d'une femme sauvagement assassinée dans sa maison à Bougival. En 1870, Gaboriau reprend l'uniforme en servant dans la guerre franco-prussienne. Il témoigne de son expérience dans *Le Journal d'un garde national mobilisé*, paru dans *Le Petit Journal* en janvier 1871. Après la guerre, il écrit encore trois romans et meurt prématurément en 1873.

En quoi Gaboriau fait-il figure d'auteur novateur parmi ses contemporains ? Avant lui, Edgar Allan Poe (1809-1849) a déjà esquissé à grands traits le personnage du détective en créant le chevalier Auguste Dupin dans *Double Assassinat dans la rue Morgue* (1841). Mais cet

illustre prédécesseur s'est appliqué à traduire la dimension intellectuelle et analytique de ses enquêtes, auxquelles on a reproché de manquer d'épaisseur sociale. Gaboriau, lui, propose un enquêteur et un assassin faits de chair et de sang. Il s'emploie à leur donner forme humaine, évoquant leur passé familial et amoureux. Il crée ainsi le « roman judiciaire » (l'expression « roman policier » n'existe pas encore) et en propose plusieurs déclinaisons, du *Crime d'Orcival* au *Dossier n° 113* en passant par *Monsieur Lecoq* [1]. Dans ce dernier volume, on retrouve la figure policière de *L'Affaire Lerouge*, Lecoq, mais le simple agent est devenu commissaire. Ce personnage est si marquant qu'Arthur Conan Doyle s'en inspire pour créer son Sherlock Holmes. Sans Lecoq, pas de Sherlock Holmes !

Quand il publie *Le Petit Vieux des Batignolles* en 1870, Gaboriau est donc un auteur expérimenté. Dans ce texte, il reprend à la fois l'idée de l'enquêteur improvisé (avec le jeune étudiant en médecine Godeuil) et celle du policier charismatique (avec M. Méchinet) esquissées dans *L'Affaire Lerouge*. Courte, rapide, enlevée, cette œuvre est aujourd'hui l'une des plus connues de l'auteur. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si elle a déjà fait l'objet de deux adaptations télévisuelles : celle de Jean-Pierre Marchand, en 1970, et, plus récemment, celle de Claude Chabrol, en 2009. Ce dernier a su ajouter sa veine à la matière du romancier, montrant comment le policier Méchinet, interprété par

1. Les livres mettant en scène Lecoq ont été réunis en un volume : *Les Enquêtes de Monsieur Lecoq*, Omnibus, 2011.

Extrait de la publication

Pierre Arditi, si habile à démonter les intrigues qui se jouent dans son métier, peine à voir celles qui se nouent sous son nez… [1].

Poe inspire Gaboriau qui inspire Conan Doyle… qui inspire à son tour Maurice Leblanc, l'auteur du cycle *Arsène Lupin* lequel, parmi ses sources d'inspiration, cite aussi Gaboriau… La filiation s'établit d'elle-même et nous autorise à rapprocher le schéma narratif du *Petit Vieux des Batignolles* de celui de *L'Aiguille creuse*, l'une des aventures les plus fameuses du gentleman cambrioleur de Leblanc. Dans ce texte, si l'enquêteur Herlock Sholmès rappelle le compère du docteur Watson de Conan Doyle, le motif de l'enquêteur improvisé (un lycéen surdoué nommé Isidore Beautrelet) évoque l'étudiant en médecine Godeuil de Gaboriau. Enfin, les déguisements de Lupin font penser à ceux de Méchinet. Mais les temps ont changé : avec Maurice Leblanc, on s'intéresse davantage au criminel qu'au policier…

Le moment est venu de redécouvrir un auteur dont l'influence se poursuit jusqu'à Agatha Christie et Georges Simenon… et de s'intéresser à son *Petit Vieux des Batignolles*, que l'écrivain anglais Valentin Williams (1883-1946) qualifia en son temps de « meilleur roman policier jamais écrit ».

---

1. Voir cahier photos ; le film suggère une liaison entre Godeuil et Mme Méchinet.

Le Petit Vieux des Batignolles

Extrait de la publication

Extrait de la publication

J.-B. Casimir Godeuil

Il y a de cela trois ou quatre mois, un homme d'une quarantaine d'années, correctement vêtu de noir, se présentait aux bureaux de rédaction du *Petit Journal*.

Il apportait un manuscrit d'une écriture à faire pâmer d'aise l'illustre Brard, le prince des calligraphes.

« Je repasserai, nous dit-il, dans une quinzaine, savoir ce que vous pensez de mon travail. »

Religieusement, le manuscrit fut placé dans le carton des « ouvrages à lire », personne n'ayant eu la curiosité d'en dénouer la ficelle…

Et le temps passa…

Je dois ajouter qu'on dépose beaucoup de manuscrits au *Petit Journal*, et que l'emploi de lecteur n'y est pas une sinécure [1].

Le monsieur, cependant, ne reparut pas, et on l'avait oublié, quand un matin, celui de nos collaborateurs qui est chargé des lectures nous arriva tout émoustillé.

---

1. N'y est pas de tout repos.

« Par ma foi ! s'écria-t-il en entrant, je viens de lire quelque chose de véritablement extraordinaire.

— Quoi donc ? lui demandâmes-nous.

— Le manuscrit de ce monsieur, vous savez, tout de noir habillé… Ah ! il n'y a pas à m'en défendre, j'ai été empoigné [1] !… »

Et comme nous le raillions de son enthousiasme, lui qui par état ne s'enthousiasme guère, il jeta le manuscrit sur la table en nous disant :

« Lisez plutôt !… »

C'en était assez pour nous intriguer sérieusement.

L'un de nous s'empara du manuscrit et à la fin de la semaine il avait fait le tour de la rédaction.

Et l'avis unanime fut :

« Il faut absolument que *Le Petit Journal* publie cela. »

Mais ici une difficulté se présenta que personne n'avait prévue : le manuscrit ne portait pas de nom d'auteur.

Une carte de visite seulement y était jointe, où on lisait : J.-B. CASIMIR GODEUIL.

D'adresse point.

Que faire ? Publier le travail sans en connaître l'auteur ?… C'était scabreux [2]. Pour chaque ligne imprimée, il faut un homme qui en endosse la responsabilité.

---

1. Totalement saisi, captivé par ce texte.
2. Dangereux.

Extrait de la publication

Il fut donc convenu qu'on rechercherait ce trop modeste auteur et durant quelques jours la direction du *Petit Journal* s'informa et envoya aux renseignements de tous côtés.

Rien… Personne ne connaissait J.-B. Casimir Godeuil.

C'est alors, et en désespoir de cause, que furent apposées les énigmatiques affiches qui, pendant une semaine, ont tant intrigué Paris – et aussi un peu la province.

« Qui peut être, se demandait-on, ce J.-B. Casimir Godeuil qu'on réclame ainsi ? »

Les uns tenaient pour un enfant prodigue enfui de la maison paternelle, d'autres pour un introuvable héritier, le plus grand nombre pour un caissier envolé…

Mais notre but était rempli.

La colle des affiches n'était pas sèche encore, que M. J.-B. Casimir Godeuil accourait, et que *Le Petit Journal* traitait avec lui pour la publication du drame intitulé *Le Petit Vieux des Batignolles* qui commençait la série de ses Mémoires [1].

---

1. Malheureusement J.-B. Casimir Godeuil, qui avait promis d'apporter la suite de son manuscrit, a complètement disparu, et toutes les démarches tentées pour le retrouver sont restées infructueuses. Nous nous sommes néanmoins décidés à publier son unique récit qui contient un drame des plus émouvants. *(Note de l'Auteur.)*

Extrait de la publication

Ceci dit, nous laissons la parole à J.-B. Casimir Godeuil. Il avait fait précéder son récit de la courte préface suivante que nous avons cru devoir conserver parce qu'elle fait connaître ce qu'il était et quel but très louable il poursuivait en écrivant ses souvenirs.

Extrait de la publication

Avant-propos

On venait d'amener un prévenu devant le juge d'instruction, et malgré ses dénégations, ses ruses et un alibi qu'il invoquait, il fut convaincu de faux et de vol avec effraction.

Accablé par l'évidence des charges que j'avais réunies contre lui, il avoua son crime en s'écriant :

« Ah ! si j'avais su de quels moyens disposent la justice et la police, et combien il est impossible de leur échapper, je serais resté honnête homme. »

C'est en entendant cette réponse que l'idée me vint de recueillir mes souvenirs.

« Il faut qu'on sache !… » me disais-je.

Et en publiant aujourd'hui mes Mémoires, j'ai l'espérance, je dirai plus, j'ai la conviction d'accomplir une œuvre morale d'une haute utilité.

N'est-ce pas être utile, en effet, que de dépouiller le crime de sa sinistre poésie, et de le montrer tel qu'il est : lâche, ignoble, abject, repoussant ?…

N'est-ce pas être utile que de prouver qu'il n'est pas au monde d'êtres aussi misérables que les insensés qui ont déclaré la guerre à la société ?

Extrait de la publication

Voilà ce que je prétends faire.

J'établirai irrécusablement qu'on a tout intérêt – et je dis un intérêt immédiat, positif, mathématique, escomptable même – à être honnête.

Je démontrerai clair comme le jour qu'avec notre organisation sociale, grâce au chemin de fer et au télégraphe électrique, l'impunité [1] est impossible.

Le châtiment peut se faire attendre… il vient toujours.

Et alors, sans doute, il se rencontrera des malheureux qui réfléchiront avant de s'abandonner…

Plus d'un, que le faible murmure de sa conscience n'eût pas retenu, sera arrêté par la voix salutaire de la peur…

Dois-je expliquer maintenant ce que sont ces souvenirs ?

J'essaye de décrire les luttes, le succès et les défaites d'une poignée d'hommes dévoués, chargés d'assurer la sécurité de Paris.

Combien sont-ils pour tenir en échec tous les malfaiteurs d'une capitale qui, avec sa banlieue, compte plus de trois millions d'habitants ?

Ils sont deux cents.

C'est à eux que je dédie ce livre.

Et ceci dit, je commence.

---

1. Absence de punition.

Extrait de la publication

1

Lorsque j'achevais mes études pour devenir officier de santé[1] – c'était le bon temps, j'avais vingt-trois ans –, je demeurais rue Monsieur-le-Prince, presque au coin de la rue Racine[2].

J'avais là, pour trente francs par mois, service compris, une chambre meublée qui en vaudrait bien cent aujourd'hui ; si vaste que je passais très aisément les manches de mon paletot sans ouvrir la fenêtre.

Sortant de bon matin pour suivre les visites de mon hôpital, rentrant fort tard parce que le café Leroy avait pour moi d'irrésistibles attraits, c'est à peine si je connaissais de vue les locataires de ma maison, gens paisibles tous, rentiers ou petits commerçants.

Il en est un, cependant, avec qui, peu à peu, je finis par me lier.

C'était un homme de taille moyenne, à physionomie insignifiante, toujours scrupuleusement rasé, et qu'on appelait, gros comme le bras, monsieur Méchinet.

---

1. Médecin.
2. Rues situées dans le VIe arrondissement, à Paris.

Le portier le traitait avec une considération toute particulière, et ne manquait jamais, quand il passait devant sa loge, de retirer vivement sa casquette.

L'appartement de monsieur Méchinet ouvrant sur mon palier, juste en face de la porte de ma chambre, nous nous étions à diverses reprises trouvés nez à nez. En ces occasions, nous avions l'habitude de nous saluer.

Un soir, il entra chez moi me demander quelques allumettes ; une nuit, je lui empruntai du tabac ; un matin, il nous arriva de sortir en même temps et de marcher côte à côte un bout de chemin en causant…

Telles furent nos premières relations.

Sans être ni curieux ni défiant – on ne l'est pas à l'âge que j'avais alors – on aime à savoir à quoi s'en tenir sur le compte des gens avec lesquels on se lie.

J'en vins donc naturellement, non pas à observer l'existence de mon voisin, mais à m'occuper de ses faits et gestes.

Il était marié, et madame Caroline Méchinet, blonde et blanche, petite, rieuse et dodue, paraissait adorer son mari.

Mais la conduite de ce mari n'en était pas plus régulière. Fréquemment il décampait avant le jour et souvent le soleil était levé quand je l'entendais regagner son domicile. Parfois il disparaissait des semaines entières…

Extrait de la publication

Que la jolie petite madame Méchinet tolérât cela, voilà ce que je ne pouvais concevoir.

Intrigué, je pensai que notre portier, bavard d'ordinaire comme une pie, me donnerait quelques éclaircissements.

Erreur !… À peine avais-je prononcé le nom de Méchinet qu'il m'envoya promener de la belle façon, me disant, en roulant de gros yeux, qu'il n'était pas dans ses habitudes de « moucharder » ses locataires.

Cet accueil redoubla si bien ma curiosité que, bannissant toute vergogne[1], je m'attachai à épier mon voisin.

Alors, je découvris des choses qui me parurent énormes.

Une fois, je le vis rentrer habillé à la dernière mode, la boutonnière endimanchée de cinq ou six décorations ; le surlendemain, je l'aperçus dans l'escalier vêtu d'une blouse sordide et coiffé d'un haillon de drap qui lui donnait une mine sinistre.

Et ce n'est pas tout. Par une belle après-midi, comme il sortait, je vis sa femme l'accompagner jusqu'au seuil de leur appartement, et là l'embrasser avec passion, en disant :

« Je t'en supplie, Méchinet, sois prudent, songe à ta petite femme ! »

---

1. Honte.

Sois prudent !… Pourquoi ?… À quel propos ? Qu'est-ce que cela signifiait ?… La femme était donc complice !…

Ma stupeur ne devait pas tarder à redoubler.

Une nuit, je dormais profondément, quand soudain on frappa à ma porte à coups précipités.

Je me lève, j'ouvre…

Monsieur Méchinet entre, ou plutôt se précipite chez moi, les vêtements en désordre et déchirés, la cravate et le devant de sa chemise arrachés, la tête nue, le visage tout en sang.

« Qu'arrive-t-il ? » m'écriai-je épouvanté.

Mais lui, me faisant signe de me taire :

« Plus bas !… dit-il, on pourrait vous entendre… Ce n'est peut-être rien quoique je souffre diablement… Je me suis dit que vous, étudiant en médecine, vous sauriez sans doute me soigner cela… »

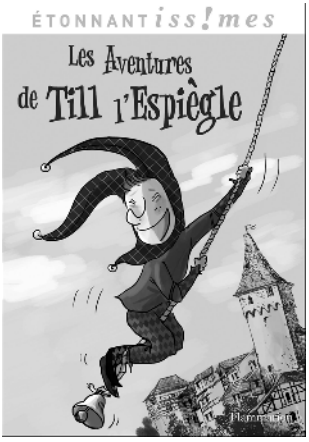
Sans mot dire, je le fis asseoir, et je me hâtai de l'examiner et de lui donner les soins nécessaires.

Encore qu'il y eût eu une grande effusion de sang, la blessure était légère… Ce n'était, à vrai dire, qu'une éraflure superficielle partant de l'oreille gauche et s'arrêtant à la commissure des lèvres.

Le pansement terminé :

« Allons, me voilà encore sain et sauf pour cette fois, me dit monsieur Méchinet. Mille remerciements, cher monsieur Godeuil. Surtout, de grâce, ne parlez à personne de ce petit accident, et… bonne nuit. »

Les Aventures de Till l'Espiègle



Apprendre à parler à un âne, faire passer de l'eau pour du vin, s'envoler d'un balcon, jouer les médecins réputés… en somme, abuser de la crédulité de son entourage, Till adore ça ! Très connu dans le monde germanique et flamand, ce personnage facétieux a plus d'un tour dans son sac. Au point qu'il fait figure de digne héritier de Renart, le héros du *Roman de Renart*. Comme le goupil, Till n'a peur de rien et n'hésite pas à braver les plus hautes autorités pour se livrer à son loisir favori – embêter le monde. Au lecteur de s'en réjouir !

Extrait de la publication

Mise en page par Meta-systems
59100 Roubaix

N° d'édition : L.01EHRN000307.N001
Dépôt légal : avril 2012

Extrait de la publication